

## AVENTURES D'UNE ARTISTE

### ANECDOTE TRANSATLANTIQUE

Le samedi 7 du mois dernier, à trois heures de l'après-midi, j'étais, avec une foule immense sur les quais du Havre, le paquebot transatlantique l'*Union*, de la compagnie de Héroult et de Handel, arrivait avec une centaine de passagers de son premier voyage à New-York, accompli en treize jours et demi pour l'aller, et en treize jours une heure pour le retour. Total, deux mille trois ou quatre cents lieues entre le ciel et l'eau, sans une minute d'arrêt.

— Voilà une des plus belles conquêtes de la France ! me dit un ami qui avait fait cette traversée par plaisir, et qui en revenait plus fier que d'Austerlitz ou de Marengo. Devancés par les deux mondes sur les chemins de fer, nous venons de les dépasser sur l'Océan, et tous les paquebots anglais vont en éclater de rage. Un seul avait exécuté ce tour de force, et n'avait pas osé le recommencer, il avait fallu vingt-deux journées au *Gomer* pour achever un pareil trajet, et le *Washington* lui-même, cet ogre d'Amérique, avec ses *roues de sept lieues*, ne s'était rendu qu'en quatorze jours de New-York à Southampton. Aussi le capitaine de l'*Union*, a-t-il été fêté comme un vainqueur et comme un fièvre aux États-Unis. Les américains, ces arbitres de l'art nautique, ont baissé pavillon devant la supériorité de la frégate française. Ils ont surtout admiré en elle, outre la grâce et la hardiesse de sa forme, son aplomb invariable sur l'eau, où elle n'enfonçait que de quinze pieds à vide, et de dix-sept, pieds avec chargement, ce qui permet à sa machine et à ses roues de fonctionner toujours avec la même sûreté. L'imperturbable levier ne s'est pas ralenti d'une seconde pendant la traversée, pas même à l'instant où il a broyé, comme une noix la tête d'un imprudent machiniste.

Tandis que mon ami me racontait ces terribles merveilles, j'examinais les passagers qui débarquaient par groupes, hommes et femmes, vieillards et enfants, riches et pauvres, braves et poltrons caractères, passions et destinées de toute sorte, qui venaient de fermenter, comme une lave dans ce volcan mobile, et que le vent du sort, du caprice ou de l'ambition avait poussés d'un monde à l'autre à travers l'Océan. Chaque famille semblait un roman personifié, chaque visage annonçait un drame mystérieux.

— Vous savez, dis-je à mon touriste, que je suis amoureux des anecdotes, fou des aventures, et fatigué des indiscrétions. À bord comme à terre, à New-York comme à Paris, dans les paquebots comme dans les palais ou les chaumières, la vie est une lanterne magique de faits curieux, une galerie de portraits originaux, une tragédie à l'Héraclite, doublée d'une comédie à la Démocrite. Conte-moi donc quelque épisode de votre voyage, quelque bonne histoire transatlantique, dussiez-vous

la broder un peu ou l'inventer plus ou moins. — A beau mentir qui vient d'Amérique.

— Je n'en aurai pas besoin, répondit le voyageur, la preuve que mon drame sera vrai, c'est qu'il sera invraisemblable, et cependant en voici les personnages.

Il me montra un petit vieillard français — imberbe, chauve, bourgeonné, pétulant, indiscret, bavard, téméraire, sentant les coulisses, le fard, et même les sifflets d'une lieue, rappelant à s'y méprendre l'acteur Vernet dans le *Père de la débilitante* ; puis un grand Espagnol solennel et emporté, coiffé en coup de vent, décoré de cinq ou six ordres, gonflé comme l'âne chargé de reliques, ne parlant que par monosyllabes, ne regardant que du coin de l'œil, observant chacun comme un ennemi dangereux, marchant avec précaution comme l'entre des précipices, un véritable mannequin diplomatique de l'ancien régime, — puis un superbe et charmant cavalier, type accompli de la fraîcheur et de l'élégance, de la politesse et du flegme britanniques, — puis enfin une jeune fille de vingt-deux à vingt-quatre ans, vive, brune et piquante, de la physionomie la plus amiable et la plus distinguée, du plus gracieux embonpoint dans sa petite taille, et qui me frappa moins encore par ses traits méridionaux que par sa ressemblance extraordinaire avec la reine de Portugal.

— N'est-ce pas que c'est frappant ? me dit tout bas mon ami, que devint ma pensée et me signifièrent gravement de la taire.

— Ah ça, repris-je, interdit, est-ce donc en effet la reine dona Maria qui voyage incognito ?

— Chut ! fit encore le touriste, regardez bien ces quatre personnes et prêtez-moi l'oreille.

— En allant comme en revenant, ces trois messieurs et cette jeune fille étaient mes compagnons de route. L'Espagnol et l'Anglais occupaient les premières places, avec les titres de comte Pedro de Velarez, envoyé d'Espagne, et de Sir Georges Lakenzie, baronnet. Le comédien de province et celle qu'il donnait pour sa fille étaient relégués modestement dans la seconde classe, sous les noms de M. Timothée et de Mlle Maria Laureçon.

Tout le monde remarqua d'abord quelque chose de mystérieux dans ces deux personnages. Familiar jusqu'à l'audace avec les plus altiers voyageurs, empruntant des cigarés au baronnet, frappant sur le ventre au grand d'Espagne, donnant le bras à tout l'état-major et tutoyant tout l'équipage, le père Timothée n'avait que des empresses d'adulateur, des petits soins de garde-malade, des genuflections d'esclave pour les moindres caprices de sa fille, qu'il allait jusqu'à traiter parfois de *madame*. — Autant il se résignait galement lui-même aux privations de la seconde classe, autant il souffrait en secret, dit-on, Maria, et enviait pour elle les salons et les boudoirs des premières places. Aussi trônait-elle du matin au soir en robe de soie, en bonnet de dentelle, en châle de cachemire, — tandis qu'il étalait sans vergogne les débris fanés et rapiécés de sa sonneuse de théâtre. Son grand bonheur était de voir les plus élégants passagers quitter la